

POINT DE VUE

Yves Winkin
Université de Liège

TROIS MOTS POUR TOUT DIRE

Analyse critique de l'expression
« nouvelles technologies de la communication »

Soit donc l'expression « *nouvelles technologies de la communication* ». Reçue, banale, évidente. Si connue qu'elle ne circule plus que sous la forme de ses trois premières lettres : N.T.C.¹. Qui finissent par ne plus rien dire, comme les acronymes (qui pourrait retraduire l'A.F.A.T. offert en exemple par le *Petit Robert* ? Pour ne frustrer personne : « Auxiliaire Féminine de l'Armée de Terre »). Je voudrais expliquer — tirer hors de ses plis — l'expression N.T.C. et la redéployer dans une perspective plus anthropologique. Non pour le simple plaisir de faire de la sémantique mais parce que les mots que nous ne gouvernons plus finissent par nous gouverner, pour paraphraser Bacon². Sans doute, serai-je tributaire de mon ignorance et de mon humeur. Mais l'aveu de ma subjectivité sera une première garantie de mon désintéret dans l'aventure³.

Halos

Il y a tout d'abord le mot *nouveau*. Qu'il précède *technologies* n'est sans doute pas seulement dû à l'euphonie. Les *technologies nouvelles* sont autres que les *nouvelles technologies*. L'expression « nouvelles technologies » semble s'être figée dans le vocabulaire technocratique et médiatique pour désigner des technologies à forte coloration informatique. Les *technologies nouvelles* seraient, elles, plutôt des matériaux composites ou des biotechnologies, et leur spectre sémantique serait à la fois plus vaste et plus diffus. Dans l'un et l'autre cas, cependant, on assiste à un curieux phénomène : les expressions peuvent se promener toutes seules dans une phrase, sans qu'il soit nécessaire de préciser de quelles technologies il s'agit. Ce sont les nouvelles technologies. L'article défini est d'ailleurs sans recours : il exclut définitivement les autres technologies. Par la même occasion, il exclut définitivement du cercle des initiés les lecteurs non légitimes. Dans la littérature spécialisée, c'est à peine si l'on nous donne ici et là, en passant, un exemple de ces nouvelles technologies. En bon Huron des N.T.C., je me suis souvent demandé, en lisant de tels textes, de quoi les auteurs parlaient concrètement. Quand je peux retrouver des référents tangibles, comme « minitel » ou « télévision à péage », j'en suis chaque fois rassuré et déconfit : « Ah, bon, c'est toujours eux ».

Opère ici la magie du mot *nouveau*. Je ne comprendrai jamais par quel mystère « nouveau » parvient à la fois à être sa propre illustration (le mot nouveau est toujours *nouveau*) et à maintenir dans une éternelle jeunesse les mots auquel il s'accôle. Le *nouveau roman* est toujours aussi nouveau, trente ans plus tard. La *nouvelle cuisine* est (presque) toujours aussi fraîche. Et quand la nouveauté se tarit un peu, il suffit de l'exporter aux Etats-Unis pour la redynamiser. Le mouvement fonctionne d'ailleurs en sens inverse : la « *new communication* » de la fin des années soixante en est un exemple... Curieusement, même lorsqu'on est bien conscient de ce phénomène de rejuvénation perpétuelle, on est toujours surpris de trouver dans un texte déjà ancien une expression comportant le terme *nouveau*. Ainsi, le remarquable texte de Graham Murdock, « Technologie, économie et pratique journalistique : une perspective socio-historique » (1981) s'ouvre sur cette phrase : « *C'est devenu un lieu commun de soutenir que les nouvelles technologies en matière d'information amèneront une transformation radicale du système informationnel* ».

On croirait lire un texte d'aujourd'hui. Du coup, ce n'est pas tant le texte de 1981 qui apparaît prémonitoire que les textes actuels qui apparaissent vieillissés et décevants d'immobilisme. C'est que la juxtaposition des discours permet de faire surgir deux caractéristiques importantes du terme *nouveau*.

Tout d'abord, dans une expression comme *nouvelles technologies*, la nouveauté paraît absolue. On ne se demande pas : « nouveau par rapport à quoi ? ». Par rapport sans doute à d'autres technologies. Mais encore ? Considère-t-on, pour dégager une hiérarchie des nouveautés, la date de la découverte du procédé, de la première production industrielle, du premier

millier d'appareils vendus ? Les technologies de la communication ne sont parfois nouvelles que parce que le marché est en voie de formation. Avant ce stade, elles ne sont qu'expérimentales. C'est le cas, faut-il faire l'injure aux lecteurs de le répéter ici, du visiophone, qui existe depuis près de trente-cinq ans. Abraham Moles le décrivait dans son dictionnaire sur la *Communication et les mass media* (1971) comme « distribué commercialement ».

Seconde caractéristique du terme *nouveau*, c'est qu'il nous amène aux *frontières* du futur. Il faut souligner *frontières* : c'est un futur proche, presque accessible ; c'est un « présent différé » comme dit Paul Virilio⁵, dont tous les éléments sont déjà là. Il suffit d'accélérer un peu le mouvement pour qu'ils produisent leurs pleins effets. Cette vision du futur comme réalité en puissance qui va s'accomplir plus ou moins vite, selon les coups d'accélérateur que nous lui donnerons, entraîne nombre d'auteurs d'analyses sur les nouvelles technologies à parler non au futur, mais au futur proche (avec l'auxiliaire « aller »). Sinon au présent parfois modulé par un « bientôt ». Exemples : « *L'écran envahit toutes les activités de notre société. Il se diffuse dans les lieux de travail, le domicile et l'espace public. Il n'est plus seulement objet passif, mais sollicite notre intervention. A l'écran de télévision s'ajoutent le minitel, le micro-ordinateur, bientôt le visiophone. Un écran pour voir, un écran pour écrire, un écran pour s'informer, un écran pour communiquer. Des écrans partout : l'interactivité des écrans*⁶ ».

« Par ailleurs, le R.N.I.S. permettra d'accéder à des serveurs qui vont gérer en même temps des ressources télématiques audio, graphique et photographique. C'est ainsi que je peux apprendre l'anglais sur mon "Minitel qui parle", demander et recevoir "en ligne" une estampe d'Hiroshige d'un spécialiste d'histoire de l'art demeurant à Kyoto, qui aura été lui-même la chercher dans une banque de données. En couleurs, et avec une étonnante définition⁷ ».

Le discours acquiert ainsi une vigueur sans compromis. La validité de la démonstration repose sur l'inéluctabilité du futur, qui est « déjà presque là ». Il ne s'agit plus d'une validation par projection du passé ou par projection des résultats d'une enquête mais par projection du futur. Le futur laisse des traces, qu'il suffit de suivre pour entre dans une « ère nouvelle ».

Nouveau n'appartient cependant pas au discours utopique de la futurologie ou de la science-fiction. On ne parle plus de « révolution » à la McLuhan, Toffler, Kahn ou Bell, qui se hasardaient à peindre des fresques mondiales étalées sur plusieurs dizaines d'années. On reste concret, posé, confiant, mais un peu anxieux. Il faut s'attarder un moment sur cette sourde inquiétude.

Dans les discours sur les N.T., on ne trouve en général ni le discours millénariste de certains futurologues, ni les prophéties de malheur de certains écologistes. L'inéluctabilité du futur proche ne semble engendrer ni la confiance absolue (dans le genre : « laissons-nous porter »), ni la résistance acharnée. On se pose beaucoup de questions, en général si vastes qu'elles ne pourront engendrer aucune réponse précise. On se « prépare » beaucoup à rencontrer ce futur. Non qu'il faille vaincre un ennemi. Mais il ne faut pas se laisser surprendre. Il faut être prêt. Le vocabulaire était hier aux « défis », aujourd'hui, il est, bien sûr, aux « stratégies » mais aussi aux « enjeux ». Etrangement, le vocabulaire utilise également beaucoup les... *pénétrations* :

— « *Quelles transformations dans les structures familiales et les relations intrafamiliales accompagnent et facilitent la pénétration de ces nouvelles technologies dans le domicile ?*⁸ ».

— « *L'ordre économique européen que construisent ces groupes sera-t-il capable de résister à la pénétration nord-américaine et nipponne ?*⁹ ».

— « *A l'issue du séminaire, une réflexion générale devient possible sur les stratégies à mettre en œuvre pour la pénétration des N.T.C. dans notre société, avec la construction européenne en perspective*¹⁰ ».

A *pénétration*, on peut aisément substituer *diffusion*, qui a connu naguère une glorieuse carrière, mais qui est fortement émoussé aujourd'hui. On pourrait également songer à *invasion*. La dimension extra-terrestre serait sans doute trop explicite mais on peut se demander si les N.T. ne sont pas vécues par certains auteurs comme autant de E.T. On dirait que les N.T.C. entrent par les fenêtres et la cheminée quand ils « pénètrent dans le domicile ». Comme si les N.T.C. étaient douées d'une personnalité propre, prenant possession des lieux grâce à leur agilité et leur intelligence. Ces petits animaux venus du futur ne sont d'ailleurs pas bien méchants. Pourvu qu'on les domestique, ils se mettent rapidement au service de leurs maîtres et ronronnent au salon avec le chat et la pendule.

Echos

J'en arrive à *technologie*. Le terme paraît évident. Pourtant, il suffit de relire la définition du *Petit Robert* pour s'apercevoir que quelque chose s'est produit récemment dans le champ notionnel du mot : « *Technologie : étude des techniques, des outils, des machines, des matériaux, des composants électroniques* ».

Ce n'est pas d'*étude* qu'il s'agit quand on évoque les N.T.C. En fait, *technique* semblerait, d'après le *Petit Robert*, plus adéquat : « *Technique : ensemble de procédés méthodiques, fondés sur des connaissances scientifiques, employés à la production.* »

Et pourtant, il ne viendrait plus à personne l'idée de parler des *nouvelles techniques de communication*. Cela paraîtrait terriblement vieillot et réducteur. Or, il y a peu encore, on parlait des « techniques de diffusion collective » (du moins à l'Université Libre de Bruxelles). A l'Université de Liège, le département de Communication s'appelait, au début des années soixante-dix, « Arts et Techniques de la Parole ». Fin des années soixante-dix, nous étions devenus la « Section Information et Arts de Diffusion ». Aujourd'hui, notre papier à en-tête s'honore, bien sûr, d'un « Arts et Sciences de la Communication » du plus bel effet.

Bref, les *techniques* disparaissent au profit des *technologies*. Comment expliquer ce phénomène, au-delà des simples effets de mode et d'hypertrophie sémantique ? Mon hypothèse est que l'expression *nouvelles technologies*, qui circule de manière autonome depuis une petite dizaine d'années pour désigner une multitude de procédés industriels non classiques, a fusionné avec

communication, un terme à haut rendement symbolique, et a évacué le néologisme *télématique* qui dominait le discours sur l'« avenir des médias » au début des années quatre-vingt.

Se met ainsi en place, un cadre de perception des médias comme « machines hautement sophistiquées », dont seuls des ingénieurs très spécialisés (notamment en informatique) peuvent parler valablement, à l'instar des biologistes et des généticiens, qui sont seuls habilités à parler des biotechnologies. Cette façon particulière de penser, gouvernée par cette façon particulière de parler, amène à concevoir le rôle d'autres spécialistes, issus notamment des sciences économiques et sociales, comme de simples évaluateurs de faits accomplis. Les machines arrivent sur le marché : il faut évaluer les dimensions potentielles de celui-ci. Des acheteurs apparaissent : il faut étudier ce qu'ils font et pensent de leurs achats.

Cette division du travail n'est sans doute pas spécifique aux *N.T.C.* Mais ce qui me frappe, c'est que les « *V.T.C.* » (les *Vieilles Technologies de la Communication*), telles la presse, la radio et la télévision « traditionnelle », n'ont jamais laissé à leurs ingénieurs un rôle de porte-parole, c'est-à-dire d'instance qui dit ce qu'elles sont et doivent être. Cette fonction a toujours été occupée par les propriétaires privés (dans le cas de la presse) ou politiques (dans le cas de la radio-télévision). Du moins en France et en Belgique. Il faudrait sans doute développer une argumentation différente pour les pays anglo-saxons, où l'expression même « *new technologies of communication* » n'existe guère.

Résonances

Enfin, *la communication* arrive. Ce qui est remarquable, c'est non seulement l'apparition du mot *communication* mais encore son apparition au singulier et précédé de l'article défini. Ce ne sont pas les *nouvelles technologies des communications* ou les *nouvelles technologies de communication*. Pour comprendre l'importance de la nuance, il faut refaire un bref parcours étymologique du terme.

Communication et *communiquer* apparaissent dans la langue française au cours du XIV^e siècle. Leur source commune est le verbe latin *communicare* qui signifie, à l'époque classique, « partager, mettre en commun ». *Communicare* a également donné à la langue française le verbe *communier*, qui appartiendra essentiellement au vocabulaire de la liturgie chrétienne, et le substantif *communier*, qui est un « propriétaire en commun » (on retrouve encore cette définition dans le *Littre* et dans le *Grand Larousse Encyclopédique* en 1961, mais dans le *Robert* de 1972).

Jusqu'au XVI^e siècle, *communiquer* sera essentiellement un verbe intransitif et *communication* désignera l'action de communiquer, dans le sens de partage, de mise en commun. Ainsi les *communicants* sont des anabaptistes du XVI^e siècle qui, comme l'explique Littré, « possédaient en commun leurs femmes et leurs enfants ».

Cependant, l'action de partage va entraîner un glissement à la fois vers l'idée de *transmettre* un objet et vers cet *objet* lui-même. *Communiquer* devient transitif, tandis que *communication* peut désigner à la fois la transmission et l'objet transmis. Mais c'est encore un objet transmis d'une personne à une autre. Ce n'est qu'à partir du XVII^e siècle, que les objets commencent à communiquer entre eux, comme dans l'exemple de Furetière (1690) : « *l'aimant communique sa vertu au fer* ».

C'est sans doute à cette époque qu'émerge le sème qui va dominer les deux termes jusqu'aujourd'hui : l'idée de *passage* entre deux pôles. Le verbe retrouve la forme intransitive au XVIII^e siècle pour désigner la circulation entre deux objets (les tubes, les vases, les chambres *communiquent*), tandis que le substantif désigne le *moyen* de joindre ces deux pôles : on commence à parler des « voies » de communication pour parler des routes, des canaux, puis des chemins de fer.

Au XIX^e siècle, l'atrophie des sèmes de partage se poursuivra, tandis que les sèmes de transmission continueront à se développer, surtout du côté des voies et moyens de transport de personnes et de biens. On assiste alors à une pluralisation du terme, comme dans « Ministère des Communications ». Et, au début du XX^e siècle, par extension de sens, les moyens de transmission de messages (téléphone, radio, télévision, etc.) deviennent également des *communications* ou des *télécommunications*. Les choses en restent là pendant plus d'un demi-siècle, puis le mot se réactive subitement.

Début des années quatre-vingt, *communications* perd son *s*. La France se retrouve dotée d'un « Ministère de la Culture et de la Communication ». Divers groupes financiers ou industriels investissent dans *la* communication, etc. Il ne faut pas seulement y voir une influence probable de la langue anglaise, qui a commencé à utiliser le terme au singulier dès les années cinquante, tant pour désigner les relations interpersonnelles que les médias. Il faut également y voir l'indice d'un phénomène intellectuel important. De la même manière que l'on est passé au fil du XX^e siècle, des *cultures* à la *culture*, des *sociétés* à la *société*, des *langages* au *langage*, des *informations* à l'*information*, nous passons aujourd'hui des *communications* à la *communication*, c'est-à-dire des manifestations empiriques à la catégorie générique, du *token* au *type*. Une nouvelle manière de parler, donc de penser, émerge, qui permet de revoir sous une autre lumière l'ensemble des phénomènes envisagés.

C'est pour moi l'enjeu de l'expression *nouvelles technologies de la communication*. Et c'est le *la* qui fait toute la différence. C'est le *la* qui nous fait basculer d'une manière de penser la communication comme un passage ponctuel de A à B à une manière de penser la communication comme un processus global auquel sont subordonnées diverses « technologies ».

Quand nous disons *nouvelles technologies de communication*, nous ne disons pas autre chose que *nouveaux moyens de transmission*. C'est le sens classique de *communication* depuis le XVII^e siècle. C'est le sens également de *diffusion* dans *arts de diffusion* : on transmet, on transporte, on diffuse des messages d'un émetteur qui veut, très intentionnellement, envoyer quelques-unes de ses paroles à un récepteur qui veut, ou qui accepte, de les recevoir. Tout se

passer dans un temps et dans un espace bien définis. La communication se compose d'autant d'actes circonscrits. Dans cette perspective, quand le minitel n'est pas en fonction, il n'existe plus. Du coup, puisque la communication est faite de myriades de communications (au pluriel), toute la réflexion porte sur les messages (leur contenu, leur lisibilité, etc.) et sur les machines qui les transportent (leur coût, leur efficacité, leur maniabilité, etc.). Une grande partie de la socio-économie des médias repose sur cette vision de la communication.

Par contre, quand l'adjectif défini vient se glisser entre les moyens et l'objectif, c'est celui-ci qui est au centre des préoccupations. La communication est perçue comme un phénomène collectif, auquel contribuent, après ou avec d'autres, de « nouvelles technologies ». Les N.T.(L.)C. deviennent alors des modes de participation à la communication, c'est-à-dire à la culture au sens anthropologique le plus large. Les N.T.C. ne communiquent plus, elles participent à la communication, dont l'ancien sens de *mise en commun* est ainsi réactivé, sinon revendiqué.

Dans cette perspective, la réflexion va moins porter sur les messages et les machines que sur le processus même par lequel une société se « maintient en vie », c'est-à-dire se fait exister en tant que société. Ce processus permanent d'activation de la culture, c'est la communication. Dans la société occidentale, les médias, anciens et nouveaux, contribuent grandement à ce processus, qu'ils soient en fonction ou non. Un coup de fil qui n'arrive pas, une émission déprogrammée, c'est encore de la communication.

On le voit, cette interprétation de l'expression N.T.C. est encore balourde. Pour au moins deux raisons. D'une part, elle emprunte son schéma de pensée à ce qu'on a appelé, pour le meilleur et pour le pire, la « nouvelle communication ». Or, il faut se rappeler que la réflexion qui a conduit un groupe de psychiatres, anthropologues et linguistes américains, dans le courant des années cinquante, à concevoir la communication comme un orchestre, c'est-à-dire comme un processus permanent d'exécution d'une « partition invisible » que tous les membres d'une culture donnée auraient intériorisée (d'où le désormais célèbre : « *on ne peut pas ne pas communiquer* », popularisé par les travaux de l'École de Palo Alto), repose essentiellement sur l'observation de familles, de petits groupes, de petites communautés et ne peut donc être reportée automatiquement sur des phénomènes collectifs qui se situent à de tout autres échelles. Il ne suffit donc pas de substituer l'image du cercle à celle du segment, le modèle de l'orchestre à celui du télégraphe, le sème de la mise en commun à celui de la transmission, pour donner tout son pouvoir de régénération de pensée à l'expression N.T.C. Il faut en outre entreprendre une construction lente, systématique, en cherchant à éviter une seconde difficulté, qui est celle du fonctionnalisme simpliste. La « participation » des médias ou des N.T.C. à la communication, cela risque de nous ramener à une vision malinowskienne de la société, que tout contribue à faire fonctionner.

Pour me résumer en trois mots, ce qui est nouveau dans les nouvelles technologies de la communication, ce n'est ni *nouveau*, ni *technologie*, c'est le *la*. Peut-être sans trop le savoir, l'expression donne la possibilité de penser la communication autrement. Aux chercheurs de construire le paradigme du *la*.

Yves WINKIN

NOTES

1. On trouve également, notamment à Grenoble, l'expression « *nouvelles technologies de l'information et de la communication* » (N.T.I.C.). Je m'en tiendrai ici à N.T.C., le mot *information*, « le plus vicieux des caméléons intellectuels », comme a dit H. von Foerster, exigeant une autre exploration sémantique.
2. Cité par Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon, Jean-Claude Passeron, *Le métier de sociologue*, Paris, Mouton, 1973 (2e éd.), p. 174.
3. Ce texte a été présenté dans une première version le 6 janvier 1989 au Séminaire de recherche sur « Les Nouvelles Technologies de la Communication et l'Europe », organisé par l'Université Paris IX Dauphine (IRIS-TS) et France Télécom (SPES). Je remercie Pierre Chambat de son aimable invitation.
4. Graham Murdock, « Technologie, économie et pratique journalistique : une perspective socio-historique », in V. Bachy, A. Gryspeerdt, J. Lohisse, eds., *Demain, l'informateur. Du transcripateur de dépêche à l'agent de novation*, Bruxelles, Cahiers JEB, 1982, pp. 85-104.
5. Paul Virilio, *La machine de vision*, Paris, Galilée, 1988, p. 140.
6. Extrait de l'annonce de la séance n° 3 du Séminaire de recherche sur « Les Nouvelles Technologies de la Communication et l'Europe », organisé par l'Université Paris IX Dauphine (IRIS-TS) et France Télécom (SPES) (3/2/1988).
7. G. Gamba, « J'alerte les pédagogues », *Education permanente*, n° 93/94, 1988, p. 126.
8. Documents préparatoires du Séminaire de recherche sur « Les Nouvelles Technologies de la Communication et l'Europe », *op. cit.*, séance n° 8.
9. *Ibid.*, séance n° 9.
10. *Ibid.*, séance n° 11.